

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No 323.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 1er AVRIL 1895

Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
BUREAUX: No 323 rue de Chartres.
Entre Contat et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 1er AVRIL 1895.

PREX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE	
Un an.....	\$12 00
Six mois.....	6 00
Trois mois.....	3 00
Un mois.....	1 00
On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.	
EDITION SEMAIDAIRE	
Un an.....	\$3 00
Six mois.....	1 50
Trois mois.....	1 00
Un mois.....	75

FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA VIE.

LE SECRET

D'UNE

TOMBE.

PAR

EMILE RICHEBOURG.

GRAND ROMAN INEDIT.

QUATRIÈME PARTIE.

LA JOLIE DENTELLIÈRE.

(Suite.)

Elle eut un geste énergique de protestation.

— Sans s'y arrêter, le marquis continua:

— C'est mal, c'est très mal ce que vous avez fait, madame, c'est une mauvaise et méchante action; c'est été un crime, si j'eusse été victime de votre odieuse supercherie; mais n'est-ce donc pas un crime de vous être fait un jeu des sentiments d'un père?

— Non, non, il n'est pas mon père; c'est un misérable, un infâme!... Mon Dieu, pourquoi Pa... je ne sais j'avais tant de raisons... Monsieur le marquis, vous me voyez confondue, humiliée, éternelle de honte!

— Elle tomba à genoux, et tendant vers M. de Mimosa ses mains suppliées, elle s'écria:

— Je vous demande, monsieur le marquis, pardonnez-moi!... Ah! si vous saviez comme je suis malheureuse!

— Relevez-vous, madame, répondit le marquis, je verrai tout à l'heure si vous êtes vraiment digne de pitié et si je dois vous pardonner.

— Monsieur le marquis, je vous en supplie, veuillez interroger Georgette; quand elle vous aura dit comment les époux Reboul l'ont trouvée dans leur étalé à moutons, vous comprendrez, oh! oui, vous comprendrez qu'on ait pu abuser de ma trop grande confiance.

D'un geste, M. de Mimosa lui fit comprendre qu'elle pouvait s'asseoir, et la malheureuse, dont la pâleur commençait à s'affaiblir, tourna vers Georgette un regard douloureusement interrogateur. Georgette enveloppa Georgette de son regard, hochant douloureusement la tête et, à tout tour, se laissant tomber dans un fauteuil, comme évanouie.

Il resta un instant silencieux, la main sur son front; un long soupir s'échappa de sa poitrine, puis, avec un accent de tristesse profonde, s'adressant à Georgette:

— Si vous étiez ma fille, dit-il, ma fille que je ne retrouverai peut-être jamais, avant mes yeux, mon cœur qui débordait de tendresse paternelle, vous auriez répondu: et avec quel bonheur, mon Dieu, je vous aurais ouvert mes bras!... Mais vous n'êtes pas

ma fille, hélas! cette enfant adorée que je cherche partout, que je pleure!

Un sanglot déchira sa gorge, et après un silence, il reprit:

— Ma fille, ma Thérèse, doit ressembler à sa mère, qui était française; comme sa mère, ma fille a les yeux bleus et les cheveux blonds. Elle était bien jeune lorsque je fus séparé d'elle; mais ses traits sont restés gravés dans ma mémoire et sa chère image dans mon cœur.

Ma fille, ma pauvre fille! suis-je donc condamné à ne te revoir jamais!

Il laissa tomber sa tête dans ses mains et, ne pouvant plus se contenir, il éclata en sanglots.

Mme Prudence, courbée sous le poids de sa honte, tenait, elle aussi, sa tête dans ses mains; mais si elle restait ainsi la tête baissée, frissonnante, n'osant lever les yeux, n'était-ce pas aussi pour éviter sa vue de la pauvre grande douleur de M. de Mimosa!

La mère de Paul avait dit à Georgette: « Tu oubieras au impulsion de ton cœur. » Eh bien, Georgette, prise de pitié pour ce père qui sanglotait, entraînée par un élan du cœur qu'elle ne put réprimer, se leva et alla s'agenouiller devant le marquis.

— Monsieur, dit-elle d'une voix douce et avec un accent qui pénétra jusqu'au fond du cœur du malheureux père et le romba dans tout son être, ne soyez pas désolé, ne perdez pas l'espoir de retrouver celle que vous pleurez; Dieu est bon, monsieur, il vous rendra votre enfant!

Le marquis s'était redressé brusquement, et, profondément touché de l'action et des paroles de la jeune fille, il regardait avec un mélange d'étonnement et d'admiration son beau visage inondé de larmes.

— Mademoiselle Georgette, dit-il, vous êtes une bonne jeune fille, vous êtes un ange!

— Monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

— Mais, monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange!

cet homme, qui vous avait apporté à La Palud pour vous y abandonner!

— Si, monsieur le marquis, des recherches ont été faites, mais elles sont demeurées sans résultat.

— Est-ce bien en 1803, au mois de juillet, que les époux Reboul vous ont trouvée dans leur étalé à moutons?

— Oui, monsieur le marquis, c'est bien en 1803, au mois de juillet.

— Vous rappelez-vous exactement la date?

— C'était le 23 juillet, répondit Georgette sans hésiter.

— 23 juillet, murmura le marquis, et c'est le 23 juillet que j'ai confié ma fille à Pedro Lamnes; oui, tout cela est bien singulier. Il reprit à haute voix:

— Ma chère enfant, je connais votre histoire, que Mme Prudence m'a apprise et m'a racontée; mais il m'est agréable de vous entendre la raconter; il me semble que j'en éprouve un grand soulagement, et j'ai établi un rapprochement entre votre situation et celle de ma fille.

Ces paroles du marquis auraient dû frapper Georgette et lui rappeler ce que lui avait dit Emiliennette; mais elle était encore si émue et nous pouvons même dire si troublée, qu'elle ne pensa point à la jolte dentellière. Du reste, Georgette était à cent lieues de supposer qu'Emiliennette, la pauvre orpheline de dentelles, put être la fille du marquis de Mimosa. Il est même possible, si un doute lui était venu à ce sujet, qu'elle n'eût pas osé le manifester, dans la crainte de donner encore au marquis un faux espoir et de lui faire éprouver une nouvelle et douloureuse déception.

Sur l'invitation de M. de Mimosa, la jeune fille raconta son enfance à La Palud, puis très brièvement ce qu'elle avait souffert à l'aberge de « Faison doré » après la mort de sa mère adoptive.

— Parvins-èbre enfant! soupira le marquis.

Il pensait à sa fille qui, elle aussi, pouvait être maltraitée, injuriée, brutalisée.

Il se leva et fit deux fois le tour du salon, marchant d'un pas saccadé, névrosé, le regard éclairé de lueurs farouches. Mais son agitation se calma et, en se rapprochant de Georgette, sa figure reprit son expression de douceur et de bonté.

— Mademoiselle Georgette, lui demanda-t-il, avez-vous toujours l'espoir de retrouver votre famille?

— Non, monsieur le marquis, répondit-elle, cet espoir je ne l'ai plus.

— C'est peut-être de la sagesse, fit-il tristement. Moi, continua-t-il en s'animant, j'espère, je veux l'espérer toujours... Vos paroles de tout à l'heure sont entrées dans mon âme, elles me reconfortent. Et je dis comme vous: « Quand un père aime sa fille comme j'aime la vôtre, Dieu ne lui rend pas rien; si elle n'est pas un ange! »

Après un long silence, il reprit d'un ton plein de mélancolie:

— Mademoiselle Georgette, vous êtes jeune, à votre âge on a bien des espérances... Pourquoi ne m'avez-vous point parlé d'un jeune artiste peintre que vous aimez et qui vous aime!

— Monsieur le marquis... balbutia la jeune fille devenue rouge comme une éponge.

— Oh! reprit vivement M. de Mimosa, je ne vous fais pas un reproche d'avoir gardé le silence sur ces choses intimes de votre cœur, je comprends et j'apprécie, au contraire, ce sentiment de réserve. Enfin, vous aimez beaucoup M. Paul Lebrun, artiste de talent et de bon avenir. Vous voyez apparaître à vos yeux toutes les joies et la bonheur vous sourient.

— Oui, monsieur le marquis.

— Vous avez donc du plaisir à raisonner pour vous consoler de ne pas connaître votre famille, quand vous en éprouvez un autre dont vous serez à la fois, moi, ma chère enfant, je n'ai qu'une fille, elle est tout pour moi, c'est la seule fleur qui m'attache encore à la vie, la retrouver est ma dernière et unique espérance.

La voix du marquis s'éleva de nouveau inondée de larmes.

Comme il est facile à Mme Prudence de rassurer Mme Prudence de son regard, hochant douloureusement la tête, d'apporter un soulagement à sa grande douleur, de lui faire oublier la déception qu'il venait d'éprouver, en lui fournissant les indications qui pouvaient le mettre en contact avec sa fille.

Elle était convaincue maintenant que l'enfant envoyée à Salzigne n'était pas la petite espagnole, mais la fille de cette Mme Marguerite à qui Pedro Lamnes avait confié la petite Thérèse. Elle était convaincue également que l'auteur de l'enlèvement était Forestier lui-même.

En disant cela à M. de Mimosa, en lui parlant des papiers volés

par Forestier chez le docteur Villareau, retrouvés par elle et déposés dérobés par le feu, c'est à dire qu'elle avait fait et commencé sa réhabilitation.

Mais pour cela, il fallait avouer ses pensées vanales, faire connaître sa cupidité, confesser hautement que dans toute cette affaire elle n'avait été qu'une misérable intrigante.

Elle n'eut pas ce courage.

Et ce fut la crainte de perdre l'affection de son fils et de se montrer devant Georgette telle qu'elle était ou plutôt telle qu'elle avait été, méprisable et vile, qu'elle garda un comprable silence.

Le marquis s'était levé.

Mme Prudence comprit qu'elle et Georgette devaient se retirer.

Elle se dressa debout et se tint inclinée, très humble, devant M. de Mimosa.

— Madame, lui dit-il, vous avez été trompée, je le crois; je ne vous prie pas de chercher à savoir quel intérêt avait à mentir, à vous tromper, comme il y a réussi, cet homme dont vous m'avez parlé. Que m'importe cela? Hélas! j'ai de plus sérieuses et plus graves préoccupations.

En faveur de cette jeune fille que son fiancé vous a confiée et qui vous aime, je faisais la cour à Mlle Georgette.

— Ah! bien, dit-il, elle était vraiment trop malheureuse pour pouvoir rester dans une pareille baraque, elle en avait assez, on peut dire beaucoup trop, et elle est partie.

— Ah! elle a planté là le vieil ivrogne et sa sale gueule.

— Mais où est-elle allée?

— A Paris.

— Et que fait-elle à Paris?

— Dame, je ne sais pas moi... Vous savez, ce jeune homme?

— Quel jeune homme?

— Eh bien, ce jeune homme dont je vous ai parlé, qui faisait la cour à Mlle Georgette.

— Ah! oui, cette espèce de rapin. Eh bien?

— M. Paul Lebrun n'est pas une espèce de rapin, monsieur, répliqua la calaritière comme offensée, c'est un jeune artiste de beaucoup de talent, qui a eu le grand-prix de Rome.

— Ma foi, je suis enchanté de ce que vous m'apprenez; maintenant, je comprends; Mlle Georgette est allée le rejoindre à Paris et elle est devenue sa maîtresse.

— Non, monsieur, non; sachez que Mlle Georgette est une honnête fille et que M. Paul Lebrun l'a épousée.

— Allons donc! fit ironiquement Forestier; en attendant elle vit avec lui.

— Vous vous trompez encore une fois, monsieur.

Mlle Georgette est sage et n'aurait pas voulu de ça; et puis c'est une chose que n'aurait pas acceptée le père de M. Paul, qui est maître sculpteur sur bois et qui, bien qu'il ait une assez belle fortune, dit-on, a consenti au mariage de son fils avec Mlle Georgette.